

> Mot à mot Chaque semaine, une rencontre avec des auteurs, des autrices qui font l'actualité

«La poésie est une fièvre qui vous saisit»

Confronté à la maladie, le romancier chaux-de-fonnier Jean-Bernard Vuilleme se révèle pour la première fois poète. Ses textes espérables et poignants, d'une grande beauté, saisissent le vertige de chaque instant qui passe

Julien Burri

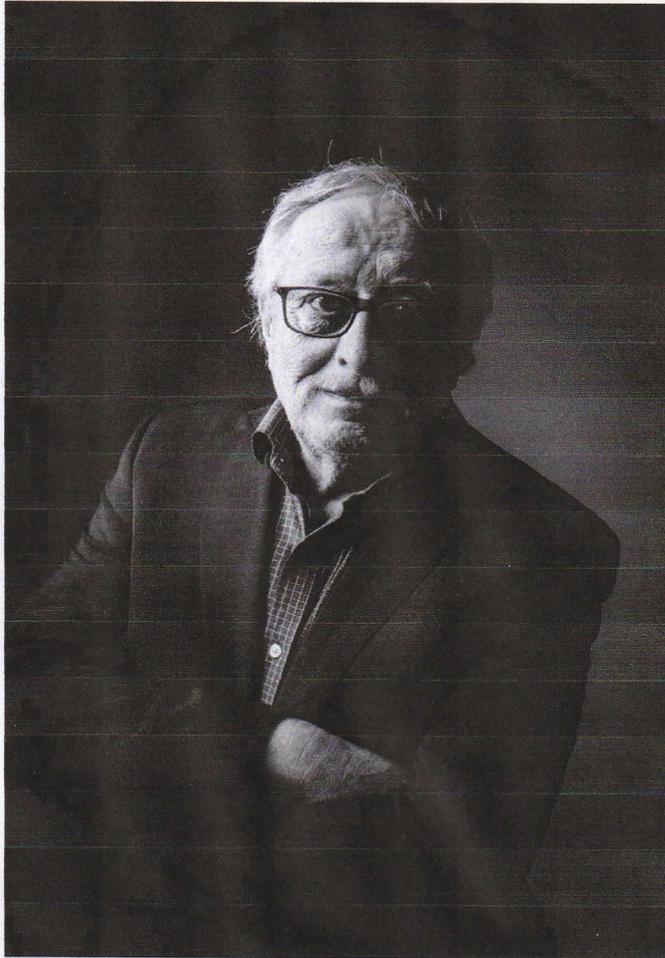
«J'ai encore beaucoup à faire et à écrire», commente Jean-Bernard Vuilleme chez lui, dans sa cuisine, près du parc des Crêts, à La Chaux-de-Fonds. Après une vingtaine d'ouvrages publiés, depuis 1979, et plusieurs fois primés (Prix Schiller, Dentan, Bibliomedia, notamment), il reprend en faisant paraître un premier recueil de poèmes poignants et espérables, *Les Joies des petites catastrophes*. La quatrième de couverture annonce sans ambages: «Dans ton corps se joue/en sourdine/un concert de cancers/alors que tu badines/insouciant/de tes viscères». Un jour viendra le dernier café, le dernier baiser, le dernier rêve. En attendant, Jean-Bernard Vuilleme se penche au-dessus du gouffre et écrit. «Avec la poésie, on va à l'os, pas question de jouer», rappelle-t-il. Dans *Jamais*, quatre vers résumant une existence: «Jamais je n'ai voulu vivre/je suis né/Jamais je n'ai voulu mourir/j'étais vivant». Mais la lucidité n'empêche pas la douceur. Au moment où elle pourrait s'enfuir, la vie se révèle plus intense, plus vaste, brille davantage. Ces textes ne disent pas le regret du passé mais la saveur du présent. «Je déambule sans illusions/joyeux et confiant/dans les ruines/admirant l'effort/des bâtisseurs».

Veine burlesque

Journaliste, critique littéraire (notamment pour *Le Temps*), Jean-Bernard Vuilleme, dont l'œuvre est principalement publiée aux Editions Zoé, s'est fait connaître par une veine burlesque, rare en Suisse romande, montrant par exemple les rouages d'un monde du travail poussé jusqu'à l'absurde (*M. Karl & Cie*), mais aussi par des textes plus mélancoliques (*La Mort en gondole*, qui revenait sur le destin oublié du peintre Léopold Robert). Chroniqueur, il a raconté les cercles neuchâtelois et romands, la vie des abattoirs, l'histoire de la marque Suchard ou encore l'aventure de l'art nouveau à La Chaux-de-Fonds, le fameux «style sapin». «J'ai toujours été nourri par mon travail journalistique, humainement, philosophiquement et spirituellement. Il m'a permis d'accéder à la diversité du monde. L'écrivain a creusé le sillon en quête d'une profondeur que seule la littérature peut atteindre.»

La vie est un bref séjour. Le poète ne s'encombre pas, pour la traverser. Pour seul bagage, il a choisi le désir, un carnet, un crayon. «Aimer toujours/du premier jour/au dernier souffle». Dans les pages qui viennent de paraître, nous le découvrons arpenter la ville où il est né, apprenant à «conjuguer l'infini du présent».

Quel regard porte-t-il sur sa ville natale? «J'ai parfois entretenu des rapports d'amour-haine avec elle. Mais plus le temps passe, plus elle m'émeut. J'ai de la peine à faire la part entre la réalité et le mythe, mais il y a quelque chose de particulier dans sa population. Bien sûr, nous sommes râleurs, jamais contents, surtout lorsque la neige tombe en abondance. Mais il me semble voir ici plus de fraternité



Jean-Bernard Vuilleme garde toujours à proximité de lui un carnet et un stylo, car le poème, dit-il, peut surgir sans prévenir: «Il faut se rendre disponible, l'attraper lorsqu'il passe.» (Xavier Voirol pour *Le Temps*)



Genre Poésie
Auteur Jean-Bernard Vuilleme
Titre *Les Joies des petites catastrophes*
Editions du Griffon
Pages 57



Genre Roman
Auteur Jean-Bernard Vuilleme
Titre *L'Amour en bateau*
Editions Florides helvètes
Pages 150

pour ne pas avoir à lui répondre, se murena dans la folle. La honte, à l'époque, d'avoir un enfant hors mariage était dévastatrice.

«Je n'en veux pas à ma mère. Elle n'avait pas d'autres solutions que de me faire passer pour le fils naturel de son mari, sinon elle risquait d'être bannie de sa famille et de la société.» L'écrivain enquêteur saura reconstituer le récit caché: «Je n'aurais pas dû m'appeler Vuilleme. Mon vrai père est décédé en 1969, mais je ne l'ai jamais vu.» Ce tiraillement était au cœur du *Fils du lendemain*, publié en 2006 sous le pseudonyme de Bernard Jean. Comme si, en inversant ses prénoms, l'auteur se trouvait et se mettait enfin à exister.

A l'adolescence, il écrit des poèmes – cette même veine qu'il creuse à nouveau aujourd'hui, presque soixante ans plus tard. Avec un ami, il lance une petite revue poétique, *Blouk*. Anne-Lise Grobty figure au sommaire. Emile Gardaz, homme de radio, en parle dans son émission *Les Sentiers de la poésie*. «Il a aimé notre équipe de jeunes gaillards. On n'avait pas un rond, mais de nombreuses entreprises locales nous ont aidés en achetant des annonces dans nos pages. Le boucher du coin, par exemple.»

Noces contrariées

Son premier roman, *La Tour intérieure*, en 1979 (en voie de réédition aux Editions d'en bas): un architecte fou construit une tour monstrueuse, elle-même enclose dans une autre tour, privant ses résidents de tout horizon. La fable dénonce une société devenue cynique. On retrouve le même humour féroce dans *L'Amour en bateau*, en 1990, qui vient de reparaître en poche aux Florides helvètes. Deux mariages ont lieu le même jour, sur deux bateaux du lac de Neuchâtel. A l'embarquement, les noces se mêlent par erreur, les mariés sont séparés, les couples recomposés. Le quiproquo devient tragique, dévastateur, mais savoureux. Vuilleme démonte la mascarade des apparences sociales: la vision idyllique de l'amour conjugal vole en éclats.

C'est un observateur affûté, un enquêteur empruntant à l'histoire et à la sociologie. «Je creuse l'histoire du lieu, puis je la rêve en l'écrivant. Le lieu enfante des personnages et parfois devient lui-même un personnage.» C'est ainsi qu'il a voyagé dans l'archipel des Malouines au début des années 2000 (*Carnets des Malouines* et *Une Ile au bout du doigt*), s'attachant à décrire cette terre minuscule, «peuplée de quelques moutons et de quelques bergers», qui vit en 1982 se déchirer Britanniques et Argentins dans un conflit armé particulièrement absurde.

«L'infini de l'instant»

La poésie est revenue récemment frapper à sa porte. «J'ai toujours été obsédé par le temps, mais avec la maladie, la sensation de la finitude est venue. Peut-être que la vie allait s'arrêter. Les projets à plus ou moins long terme s'éloignent. Il fallait réagir, s'exprimer sans attendre, se ramasser, se rassembler. La poésie, c'est une fièvre qui se manifeste par instants. Il faut la saisir sur le vif. Puis, plus tard seulement, retravailler.» Il se caricature, amusé, décrivant «un type qui semble endormi dans son lit, puis bondit pour noter un poème parce qu'il sait que, s'il ne le fait pas, il se sera envolé au matin.»

Parfois, le poème surgit en pleine journée, il n'y a pas de règles. Le carnet et le stylo ne sont jamais loin. Il faut se rendre disponible, l'attraper lorsqu'il passe.

Ce premier recueil paraît au Griffon, maison neuchâteloise fondée en 1944, renommée pour ses monographies d'art, et qui a trouvé un nouveau souffle en 2013 avec Julien Gonzalez-Alonso (épaulé désormais par Karim Karkeni et Alexandre Caldara). *Les Joies des petites catastrophes* est publié en même temps que *Prose horizontale* de l'écrivaine et plasticienne Orélie Fuchs, ce qui réjouit Jean-Bernard Vuilleme, prompt à mettre en avant ses confrères et consœurs, à l'écoute des nouvelles voix qui savent capturer «l'infini de l'instant». ■